# Vanni Bianconi

*Depuis septembre 2007, Le Courrier, Culturactif.ch et Viceversa Littérature publient en partenariat des textes inédits d'auteurs de Suisse. Ces textes paraissent un lundi sur deux, et sont disponibles soit sur nos pages, soit en dernière page du Courrier ou sur le site de ce quotidien: www.lecourrier.ch*

## **Vanni Bianconi** (français - italiano)

Né en 1977 à Locarno, **Vanni Bianconi** a étudié les langues et littératures étrangères à l'université Statale de Milan. De 2005 à 2009, il a travaillé pour la maison d'édition Casagrande à Bellinzone. Il réside actuellement à Londres, où il travaille comme traducteur de l'anglais en italien (notamment de W.H. Auden et W. Somerset Maugham).

Il est également directeur artistique du festival de littérature et de traduction Babel, qui se déroule en septembre à Bellinzone (www.babelfestival.com).
Sa poésie – et en particulier son recueil le plus important, *Ora prima* – est principalement narrative, bien que riche d'ambiguïtés et de nuages soudains. Des vers capables de tendresse – comme dans le poème *33*, présenté ici – mais surtout inquiets, où l'égarement prévaut. Ils évoquent des peurs et des relations difficiles, souvent en montrant des personnages agités qui évoluent tandis que le *je* lyrique leur donne la réplique, interroge, écoute.
*YBI*

***

Vanni Bianconi è nato nel 1977 a Locarno. Si è laureato in Lingue e letterature straniere all'Università Statale di Milano. Dal 2005 al 2009 ha lavorato per la casa editrice Casagrande a Bellinzona. Oggi vive a Londra, dove lavora come traduttore (in particolare W.H. Auden e W. Somerset Maugham). È anche direttore artistico del festival di letteratura e traduzione Babel (www.babelfestival.com).
La sua poesia (e in particolare la sua raccolta più importante, *Ora prima*) ha un andamento narrativo, benché ricco di ambiguità e annuvolamenti improvvisi. Versi capaci di tenerezza – come nell'inedito *33*, qui proposto – ma soprattutto inquieti, dove prevale lo smarrimento. Raccontano di paure e rapporti travagliati attraverso personaggi smaniosi, talvolta disperati. Con un *io lirico* che osserva, interroga, ascolta.

## Quatre poèmes inédits

### Soif

*Und dann und wann ein weißer Elefant.*
*R.M. Rilke*

Sur un siège de manège dort un homme,
son âge ne surprend pas même s'il n'a pas l'air vieux,
quand le manège ralentit au énième virage,
avant même le prochain tour, l'homme descend
et, là où la foule est la plus dense, se dirige
sans plus de gêne entre les lumières festives, scintillements factices
de l'au-delà, la hantise de la maison fantôme,
il continue, se penche sur un ruisseau enclos
dans la roselière et s'y désaltère,
se désaltère d'eau passée.

***

### Le chardonneret

De la grande fenêtre de ton salon
nous observons les oiseaux dans leur maisonnette
qui elle aussi a sa grande fenêtre
en miniature, le large toit en pente et une terrasse
où durant tout l'hiver tu as semé
quelque chose de semblable à l'amitié.
Nous les observons à l'heure du repas
des oiseaux, plus ou moins onze heures pour nous,
quand ils se massent tous entre frémissements d'ailes,
éclairs de couleur becs plastronnants petits yeux vifs.
Tu as déchiffré les habitudes des diverses espèces
comme tu l'avais fait pour celles des voisins
mais à présent avec beaucoup plus d'affection
et de même pour leur aspect,
non pas les chevelures à taches jaunes des laiderons
munies de chien ou les brûlures cutanées
provoquées par l'astre de la bêtise
qui orbite toujours plus près,
non non, la mésange et son petit masque noir,
le bruissement orange du rouge-gorge,
le pinson qui a peur de tous,
et le plus craint bien que gracile et parmi les plus beaux
jaune vif sur le flanc et rouge éclatant sur la tête
mais au terrible bec, qui ne plaisante pas,
le chardonneret.
Nous sommes au printemps mais à l'heure de leur repas
les oiseaux sont encore fidèles à ta table,

qu’en sera-t-il l’été nul ne le sait, comme d’ailleurs
nul ne sait, ne tardes-tu pas à ajouter,
ce qu’il en sera de toi
(preste à nier que selon toute probabilité
tu seras le matin sur les sentiers de tes crêtes préférées
et l’après-midi juste ici dans ce jardin
avec livre radio lunettes et journal).
Mais avant de nous engager sur l’allée circulaire
de renoncement futilité caducité et fin
tu te rappelles que tu as une chose à me montrer
et d’une cordelette d’un sachet sorti du freezer
tu fais pendiller un exemplaire splendide
de chardonneret mâle congelé, regarde
le jaune sur le flanc et la tête rouge vif
sens comme il est léger, tellement doux, mais ce bec,
ce bec terrible le chardonneret...

Tandis que sur toi j’écris, là dehors ferraille,
envoie peut-être même une étincelle ou l’autre,
la tondeuse à gazon manuelle (ta Ford Gran Torino).

***

## Soixante-et-un

J’ai soixante ans. Oui, bon, soixante-et-un.
Je vais tâcher d’être un peu plus précise.
C’est étrange, il ne reste plus personne
de toutes les amours que j’ai cherchées
(ou presque), tant d’années passées avec soi-même
pour continuer à se prendre au sérieux,
à se comprendre, s’essouffler, se sentir,
rendre muet qui nous vole notre air.
Seule parce que l’amour ne s’apprend pas
l’amour n’est pas se résoudre à endurer,
au jeu de la paix je sais que je triche
et vous, vous savez bien qui éviter.
Il est étrange d’être seule à cet âge
devoir faire attention à ce qu’on dit
être amoureuse encore de la vie,
le dernier amour que je vois finir.

Je revis tous ces souvenirs d’enfance.
Les bals du village, là sur la route –
et mon père, son couteau de cuisine
qui me poursuit sur cette même route –
et puis la nuit de Noël qui pour moi
grandie à l’auberge était un désert
sur une photo en noir et blanc, la neige,
les pâtres, Marie penchée sur les desserts –

le défunt que mon oncle a amené
à l'enterrement avec trois jours de retard...
Les signes ne manquent pas pour qui est né
sous le suaire de la terre, le Gothard.
Je suis partie. Vous êtes tous morts, vieux
ou devenus fous, en tout cas le cœur
que j'ai épousé, qu'on le déplace ailleurs
il se tait et la vallée veut un nom.

La géographie justifie l'échec.
Tout mouvement comporte l'inversion
des couleurs ou un saut qui est entorse,
et chaque état sur la carte est un cœur.
Chaque année de ta vie est un docteur
qui se trompe sur l'organe malade
mais qui peut te glisser en confidence où
le spécialiste est l'année dernière.
Moi de toutes mes forces j'ai aimé,
je t'ai fait rigoler, j'aime écouter,
si j'ai parlé de fin j'ai dit «peut-être».
Je ne sais plus dire «tu» au singulier.
Mais l'espace et le temps sont de vieux amis,
des rimes qui ne peuvent plus se quitter,
et pourtant toi, toi et toi tu me dis
que tu étais prêt à répondre et *moi* à attaquer.

Quand on me trouvera visage contre terre
lis sur mes lèvres «A présent je m'en vais»,
cherche leur empreinte si tu es trop tard,
plus ou moins là, tu sais où je m'assieds.
Un feu dans ta poitrine s'éteindra.
Mais à part ça, j'ai un nouvel engrais
et il est presque plein, l'autre sachet
de petites graines pour tes vers rimés.
Mais toi non plus, tu ne peux en finir
avec cette rengaine, oui, la vie
que je laisse filer entre mes doigts,
à qui je viens de dire oui à présent je viens…
Bon, tu feras comme tu voudras, mais à présent dégage
moi je dois encore finir une terrine,
bêcher, tailler la vieille flamme
du calycanthe, allez, va, ciao *pinin*.

***

## 33

Toi et moi nous dormons serrés l'un contre l'autre
tels les deux chiffres de mon nouvel âge –
et si dans son sommeil l'un de nous se retourne

l’autre aussitôt reprend la position –
les deux trois;
depuis une semaine, tu en as un
toi aussi, l’autre n’est pas un nombre
mais le rond de ton ventre
(et cependant le rond de l’émerveillement)
pour qui depuis trois mois l’habite,
nous sommes trois
trois.

*Traduit de l’italien par Christian Viredaz*

## Quattro poesie inedite

### Sete

*Und dann und wann ein weißer Elefant.*
R.M. Rilke

Dorme su un sedile di giostra un uomo,
non stupisce la sua età anche se non sembra anziano,
quando rallenta la giostra all’ennesima curva,
prima appena del prossimo giro, l’uomo
scende e, dalla parte dei più, s’incammina
senza più vergogna tra le luci festose, brillii fasulli
d’aldilà, l’ansia della casa degli spettri,
lui prosegue oltre, si china su un ruscello chiuso
nel canneto e lì si abbevera,
abbevera di acqua passata.

***

### Il cardellino

Dalla grande finestra della tua sala
osserviamo gli uccelli nella loro casetta
che ha a sua volta una grande finestra
in miniatura, l’ampio tetto spiovente e un terrazzo
dove è tutto l’inverno che semini
qualcosa di simile all’amicizia.
Li osserviamo all’ora di pranzo
degli uccelli, più o meno le undici per noi,
quando si ammassano tutti tra frullii di ali
sprazzi di colore becchi impettiti occhietti.
Hai decifrato le abitudini delle varie specie
come avevi fatto con quelle dei vicini
ma adesso con molto più affetto,

e lo stesso vale per il loro aspetto,
non le chiome a chiazze gialle delle carampane
munite di cane o le bruciature cutanee
provocate dall'astro della stupidità
che orbita sempre più vicino,
no no, la cincia con la mascherina,
il brusio arancio del pettirosso,
il fringuello che ha paura di tutti,
e il più temuto anche se gracile e tra i più belli
giallo vivace sul fianco e rosso acceso sul capo
ma col becco terribile, becco che non si scherza,
il cardellino.
Siamo in primavera ma alla loro ora di pranzo
gli uccelli sono ancora fedeli alla tua mensa,
cosa ne sarà d'estate non si sa, come d'altronde
non si sa, non tardi a aggiungere,
cosa ne sarà di te
(svelto a negare che con tutta probabilità
sarai di mattina sui sentieri delle tue creste preferite
e di pomeriggio proprio qui in giardino
con radio libro occhiali e giornale).
Ma prima che imbocchiamo il sentiero circolare
di rinuncia futilità caducità e fine
ti ricordi che hai una cosa da farmi vedere
e con una cordicella da un sacchetto uscito dal freezer
fai penzolare uno splendido esemplare
di cardellino maschio congelato, vedi
il giallo sul fianco e il capo rosso acceso
senti com'è leggero, morbidissimo, ma quel becco,
becco terribile il cardellino...

Mentre scrivo di te qui fuori sferraglia,
magari manda qualche scintilla,
la tosaerba manuale (la tua Ford Gran Torino).

***

## Sessantuno

Ho sessant'anni. Bene, sessantuno.
Voglio cercare di essere precisa.
È strano, non rimane più nessuno
dei tanti affetti che ho cercato (o quasi),
tanti anni trascorsi con se stessi
per continuare a prendersi sul serio,
comprendersi, sfiatarsi, respirarsi,
ammutolire chi ci nega l'aria.
Sola perché l'amore non si impara
l'amore non è indursi a sopportare,
nel gioco della quiete so che baro

e voi sapete bene chi evitare.
È strano essere sola a questa età
dovere stare attenta a cosa dire
ancora innamorata della vita,
l'ultimo amore che vedo finire.

Tanti ricordi chiari di bambina.
I balli del villaggio sulla strada –
mio padre, il suo coltello da cucina
che mi insegue su quella stessa strada –
la notte di Natale che per me
cresciuta in ristorante era un deserto
in una foto in bianco e nero, neve,
pastori, Maria china sui dessert –
il morto che mio zio ha consegnato
al funerale con tre giorni di ritardo...
I simboli non mancano a chi è nato
sotto il sudario della terra, il Gottardo.
Sono partita. Siete tutti morti
o impazziti o vecchi, comunque il cuore
che io ho sposato altrove se lo sposti
non risponde e la valle vuole un nome.

La geografia giustifica lo scacco.
Ogni mossa comporta l'inversione
del colore o un salto che è uno strappo,
e ogni stato sulla mappa è un cuore.
Qualsiasi anno di vita è un dottore
che si sbaglia sull'organo malato
ma in confidenza ti segnala dove
lo specialista è l'anno passato.
Io ho amato con tutte le mie forze,
ti ho fatto ridere, amo ascoltare,
se ho parlato di fine ho detto "forse".
Non so più usare "tu" al singolare.
Ma spazio e tempo sono vecchi amici,
rime che non si sanno abbandonare,
invece tu e tu e tu mi dici
che eri pronto a rispondere e *io* a attaccare.

Quando mi troveranno faccia a terra
leggi sulle mie labbra "Ora vado",
cerca la loro impronta se ritardi,
più o meno qui, lo sai dove mi siedo.
Un fuoco ti si spegnerà nel petto.
Ma a parte questo, ho un nuovo concime
ed è quasi pieno l'altro sacchetto
di semi piccoli per le tue rime.
Però anche tu, non puoi farla finita
con questo stesso tasto, sì, la vita

che mi lascio passare tra le dita,
a cui ora ho detto sì ora vengo vita...
Be' farai come vuoi, ma ora smamma
che io devo finire una terrine,
vangare, sfrondare la vecchia fiamma
al calicanto, su, vai, ciao *pinin*.

***

## 33

Dormiamo stretti io e te
come le due cifre della mia nuova età –
e se uno si gira nel sonno
anche l'altro subito si incunea –
i due tre;
da una settimana ne hai uno
anche tu, l'altro non è un numero
ma il tondo della tua pancia
(e tuttavia il tondo dello stupore)
per chi la abita da tre mesi,
siamo tre
tre.

**Vanni Bianconi**